

III  
ÉPISTÉMOLOGIE :  
LA THÉORIE DE LA  
CONNAISSANCE

*Comment sais-tu que tu sais ce dont tu penses que tu le sais ?  
Prends la question, ôtes-en la réponse « je le sais, c'est tout ! »  
et qu'est-ce qu'il te reste ? L'épistémologie.*

DIMITRIOS: Je me sens bien maintenant, Kostas. J'ai complètement assimilé la logique, donc le reste devrait être un pique-nique sur l'Acropole.

KOSTAS: Quelle Acropole ?

DIMITRIOS: Celle-ci ! Tu vois, là-haut... Tu devrais peut-être couper un peu la fontaine à ouzo, mon vieux.

KOSTAS: Mais est-ce l'Acropole ou seulement quelque chose dont tu crois que c'est l'Acropole ? Comment sais-tu que c'est bien réel ? D'ailleurs, comment sais-tu qu'il y a *quelque chose* de réel ?

DIMITRIOS: La prochaine tournée est pour moi.



## RAISON *VERSUS* RÉVÉLATION

Ainsi donc, comment faisons-nous pour savoir quelque chose, si toutefois nous savons effectivement quelque chose ?

Au Moyen Âge, poser cette question revenait à se demander si la révélation divine prévalait sur la raison comme source de la connaissance humaine ou vice versa.

Un homme trébuche et tombe dans un puits profond ; il chute sur trente mètres avant d'attraper une racine grêle à laquelle il s'accroche de toutes ses forces. Mais son étreinte est de plus en plus faible, et, en proie au désespoir, il crie, « N'y a-t-il personne là-haut ? »

Il lève la tête, mais il ne voit qu'un rond de ciel bleu. Soudain, les nuages se dissipent, et un rayon de la plus vive lumière descend jusqu'à lui. Une voix grave tonne : « Moi, le Seigneur, je suis là. Lâche la racine et je te sauverai. »

L'homme réfléchit un moment et hurle « N'y a-t-il personne d'autre là-haut ? »

Moralité : accrochez-vous à une racine, et vous aurez tendance à faire pencher la balance en faveur de la raison.

Au dix-septième siècle, René Descartes a opté pour la raison contre la source divine. La postérité retiendra qu'il s'agissait pour lui de se mettre au-dessus de ladite source.

Descartes préférerait sans doute ne jamais avoir dit ce « *cogito ergo sum* » (« je pense donc je suis ») parce que cette formule – et le fait qu'il l'ait prononcée bien au chaud, assis devant un poêle – a à ce point frappé les esprits que tout le reste de sa vie et de son œuvre est enseveli sous un voile d'oubli. Un malheur ne venant jamais seul, voilà que son « *cogito* » lui-même est sans cesse la proie d'interprétations erronées ; car on lui fait dire que, dans la perspective de Descartes, penser est une caractéristique essentielle de l'être humain. De fait, il l'a effectivement cru, mais cela n'a rien à voir avec son *cogito ergo sum*. Descartes arriva au *cogito* au terme d'une expérience de doute radical dans laquelle il cherchait à découvrir s'il existait quelque chose dont il pût être certain ; c'est-à-dire quelque chose qu'il ne pût écarter par un doute légitime. Il commença par douter de l'existence du monde extérieur. C'était assez facile. Peut-être rêvait-il, ou peut-être était-il le jouet

d'hallucinations. Puis il essaya de douter de sa propre existence. Mais en dépit de l'énergie qu'il mettait à douter de tout, il continua à se heurter contre le fait qu'il y avait quelqu'un, et que ce quelqu'un doutait. Ce devait être lui-même ! Il ne pouvait douter de son propre doute. Il aurait pu se mettre à l'abri d'une avalanche de mésinterprétations si seulement il avait dit : « *Dubito ergo sum* ».

En France, il n'est pas de juge pénal qui n'exige des jurés qu'ils adoptent la méthode de Descartes pour arriver à une certitude indubitable en testant l'affirmation de la culpabilité de l'accusé selon des critères presque aussi élevés que ceux de Descartes. La question qui se pose au jury ne se confond pas avec celle à laquelle Descartes se colletait ; le juge ne demande pas si la culpabilité de l'accusé est ouverte *au* doute, mais seulement si elle est ouverte à un doute *raisonnable*. Mais ces critères ont beau être plus bas, ils impliquent néanmoins que le jury procède à une expérience mentale semblable à celle de Descartes – et presque aussi radicale.

Un accusé passe aux assises pour meurtre. Les preuves de sa culpabilité s'accumulent, mais il n'y a pas de corps. Dans son ultime exposé, l'avocat de la défense a recours à une ruse.

« Mesdames et messieurs du jury », dit-il, « j'ai une surprise pour vous – d'ici une minute, la personne présumée morte va entrer dans la salle d'audience. »

Il regarde vers la porte de la salle. Les jurés, stupéfaits, tournent tous leur regard du même côté avec impatience. Une minute passe. Rien ne se produit. Finalement l'avocat dit : « En réalité, j'ai complètement inventé cette histoire selon laquelle le mort allait entrer dans le tribunal. Mais vous avez tous regardé vers la porte avec appréhension. C'est pourquoi je vous affirme qu'il est raisonnable, dans l'affaire ici jugée, de douter même de ce qu'il y a eu meurtre, et je vous demande instamment de revenir avec un verdict de "non coupable" en faveur de mon client. »

Les jurés se retirent pour délibérer. Quelques minutes plus tard, ils reviennent et prononcent le verdict de « coupable ».

« Mais comment pouvez-vous faire cela ? », beugle l'avocat. « Vous devez avoir un doute. Je vous ai tous vus fixer la porte. »

Le président du jury répond : « Oh, oui, nous avons regardé, mais pas votre client. »